

# PASSION SIMPLE

Un film de Danielle Arbid



**Une adaptation émouvante et crue du récit d'Annie Ernaux.**

En 2016, Danielle Arbid signait une réjouissante comédie autobiographique, *Peur de rien*, dont le titre se révèle aujourd'hui prophétique. Pour preuve, la réalisatrice d'origine libanaise n'a pas craint d'adapter *Passion simple*, d'Annie Ernaux, que l'on aurait pourtant juré inadaptable. De ce bref récit d'une obsession amoureuse, paru chez Gallimard en 1992 avec le succès que l'on sait, elle a tiré un film beau et cru, réussissant à donner chair à une écriture à l'os.

L'histoire d'Hélène s'ouvre sur ces mots familiers des lecteurs d'Ernaux : « À partir du mois de septembre l'année dernière, je n'ai plus rien fait d'autre qu'attendre un homme : qu'il me téléphone et qu'il vienne chez moi. » L'amant slave, Alexandre, est marié, tatoué et fan de Vladimir Poutine — il travaille au consulat de Russie à Paris et elle se plaît à l'imaginer vaguement espion. Entre deux étirements, Hélène ne cesse de penser à lui, dans le RER, à la fac où elle donne des cours de littérature, au cinéma avec une copine, quand elle fait diner son fils...

Suspendue au désir de l'héroïne, la mise en scène de Danielle Arbid traduit cette attente tantôt fébrile, tantôt désespérante. Hélène choisit une robe dans une boutique ? C'est pour mieux l'ôter devant Alexandre dans la scène d'après. **La cinéaste filme les corps-à-corps au plus près des peaux rougissantes, captant jusqu'à l'intimité des souffles. Elle peut compter à chaque instant sur son actrice exceptionnelle, Laetitia Dosch, qui donne tout dans ce grand rôle d'amoureuse et se révèle absolument bouleversante.**

**Marie Sauvion**

# PASSION SIMPLE

Un film de Danielle Arbid

## Le Monde

Vivre une passion, comme on le sait, n'est jamais simple. Mais la passion a cette capacité de réduire à très peu de chose les données de l'existence : elle suspend, pour un temps seulement, les entrelacs de petits problèmes dont est étroitement tissé le quotidien. Elle rebat les cartes de l'accessoire et du nécessaire. C'est peut-être cette simplicité-là, celle d'un pur rapport d'expérience, que visait, en 1992, le roman autobiographique d'Annie Ernaux, auquel la réalisatrice Danielle Arbid donne, vingt-huit ans après sa parution, une interprétation libre. L'idée que le rapport physique, inassimilable par le corps social, fait taire tout le reste, tout le brouhaha relationnel qu'on confond avec la vie.

*Passion Simple*, le cinquième long-métrage de la cinéaste d'origine libanaise, et le premier à ne pas évoquer de front ni de biais ses racines, ne s'embrasse donc pas de justification, mais vise d'emblée au cœur de ce rapport secret, qui est aussi une aventure des corps en contact. Une femme, Hélène (Laetitia Dosch), fait l'amour avec un homme, Alexandre (le danseur ukrainien Sergei Polunin), et elle en jouit. Elle raconte en voix off ce que fut leur relation adultère pendant plus d'un an.

La beauté du film de Danielle Arbid est de s'en tenir à ce vœu de simplicité : chroniquer cet amour singulier en l'arrachant aux vieilles lunes du romantisme, sans tomber non plus dans l'étude de cas clinique. Ligne pas si évidente à tenir, qui exige d'abord de monter l'amour comme vide, car fait surtout de l'absence de l'autre. La toquade d'Hélène n'atteint son apogée que lors des longues éclipses d'Alexandre, quand toutes ses pensées se dirigent vers lui. C'est dans ce vide que l'amour confine à l'obsession, en ce qu'il est tenté de repeindre le monde entier aux couleurs de l'absent. Les retrouvailles n'en sont que les plus intenses, livrées au présent pur d'une jouissance sans lendemain.

Et, même avec lui, c'est encore contre lui qu'Helene aime Alexandre : du moins contre son état civil et son profil sociologique, ceux d'un chauvin parvenu « qui aime Poutine et les navets américains ». La passion n'a que faire de l'être social, elle se situe à un autre niveau : intérieur, fantasmatique. La femme passionnée crée son amant de toutes pièces, elle l'invente en le touchant, en étant touchée par lui, puis en repensant à lui. C'est ce que montre Danielle Arbid, tout sauf une novice quand il s'agit de filmer « droit au corps » dans les plis du désir. Et pourtant rien n'attache *Passion Simple* à un certain cinéma dit « du corps » (Philippe Grandrieux, Claire Denis), qui devance les frémissements par l'agitation de la caméra. Ici, une grande clarté nimbe les scènes de sexe, une grande fluidité les relie au quotidien, même atone.

Arbid observe la femme amoureuse dans ses états climatiques, dans ses métamorphoses, et plus attentivement quand elle s'apprête à l'approche de l'aimé – un jeu de coquetterie et d'intensité auquel Laetitia Dosch prête toute sa ductilité. La passion est certes un don, mais le film n'oublie rien de sa frivolité, virant parfois fleur bleu. S'il dispense une vision de l'amour, c'est à contre-courant des canons actuels : comme un oubli du monde, une possibilité d'échapper un instant aux attaques politiques et sociales du moi, pour accéder par tous les élans du corps à la légèreté.

**Mathieu Macheret**

# PASSION SIMPLE

Un film de Danielle Arbid

**LE FIGARO**

**Dans l'adaptation du sulfureux roman d'Annie Ernaux,  
Lætitia Dosch apparaît bouleversante.**

Une femme immobile regarde un homme s'éloigner dans Paris la nuit. Les phares des voitures brillent telles des lucioles insouciantes, et un petit froid saisit au moment de se dire adieu. L'homme pénètre dans la clarté tapageuse d'un hôtel de luxe. Souriante, triste et rêveuse, l'héroïne se détourne - à regret, il semble - de cette source lumineuse pour retourner dans l'obscurité.

Le roman *Passion simple*, d'Annie Ernaux, paru en 1992, racontait avec précision l'histoire d'une femme dévorée par l'ardeur amoureuse et sexuelle. En s'appropriant ce texte à l'aura sulfureuse, la réalisatrice libanaise Danielle Arbid aurait pu se brûler les ailes. Il n'en est rien. Elle a su retranscrire visuellement l'écriture de cette romancière au style neutre. Et est parvenue à traduire le sexe à l'écran, avec une certaine pudeur, sans tomber dans l'imagerie érotique classique. Car c'est bien de cela qu'il s'agit le plus souvent dans *Passion simple*.

Divorcée, mère d'un adolescent de 13 ans, enseignante à la Sorbonne, Hélène entretient une liaison avec un mystérieux Russe qui travaille à l'ambassade. C'est toujours lui qui téléphone. Ils font l'amour chez elle l'après-midi. Il repart. Elle reprend le cours de sa vie. Mais, au fil du temps, elle se laisse aller à la fièvre dévorante de leurs ébats. Danielle Arbid filme l'impatience des corps, la fébrilité du désir, au plus près de la peau, des cheveux, des tatouages et des grains de beauté. Elle parcourt cette carte du Tendre à quelques centimètres près. Comme un film fantastique à l'atmosphère onirique et dangereuse, la réalisatrice de *Peur de rien* met en scène l'ivresse de la passion sensuelle entre Lætitia Dosch et le danseur étoile Sergei Polunin.

Les phases d'attente sont les plus intéressantes. Lætitia Dosch irradie de vulnérabilité et de grâce. Elle joue à la perfection cette femme intelligente sous l'emprise volontaire d'un homme qu'elle idéalise. On songe à *La Fièvre au corps*. On mesure la sensation de manque, comme si la dépendance à l'autre devenait une drogue. **Ce film, sensible et perturbant, décrit de manière fascinante l'autopsie d'un amour toxique. C'est en cela qu'il a la force de l'évidence. Et pour cela qu'il dérange.**

**Olivier Delcroix**

# PASSION SIMPLE

Un film de Danielle Arbid



**La grâce de Lætitia Dosch électrise cette adaptation d'Annie Ernaux, récit d'un embrasement sexuel qui prend le pas sur tout le reste.**

Est-ce qu'un plan, un seul, peut suffire, et sublimer un film ? Il y a beaucoup de beautés dans le *Passion simple* de Danielle Arbid, d'après le roman d'Annie Ernaux. Mais aussitôt vu, on sait que l'on emportera loin et longtemps le saisissement très pénétrant de cette vue du visage de l'héroïne : Hélène, au travail à son bureau chez elle, dont le visage se surimprime deux fois aux reflets et halos ensoleillés du jardin qui lui fait face – deux Hélène donc, qui d'abord ne font qu'une : l'une présente à son ouvrage, l'autre distraite, et vite les yeux de celle-là, évaporés, rivés à une émotion fugitive, décrochent, décollent, révélant à la fois le piège ravissant tendu à l'œil par l'image et l'état d'Hélène. Etat de ravissement, d'abstraction à soi, aux exigences du quotidien et à ceux qui l'entourent (jusqu'à son fils adolescent), pour n'être rivée qu'à l'obsession d'un corps qui lui rend visite parfois, quand ça lui chante, pour faire l'amour l'après-midi.

Banalité du mâle : le type est marié, tatoué comme un animal marqué, toujours plus ou moins en transit, et culturellement, chimiquement très russe, d'obédience poutinienne, soit en tout point très loin de ce qui la constitue elle, intellectuelle, française, divorcée, émancipée – du moins en principe. Et pourtant, elle se détourne de son travail, ses relations et ses responsabilités, pour n'être plus travaillée que par la passion qui se cristallise en ces moments d'étreintes intermittentes. Les longues journées à l'attendre, elle étrenne les tenues qu'il ne la verra porter qu'une minute ou deux (tant leur liaison se joue en retrait de tout théâtre social, sur la seule scène du pavillon de banlieue très vitré et boisé qu'elle habite avec son fils), et le soir elle reluque sur le web son image zoomée, pixélisée, jusqu'à y abîmer son regard et son esprit.

Par-delà les scènes de corps à corps, auscultées d'un œil clinique et néanmoins habitées, le film de Danielle Arbid a une pente impressionniste, faite d'apesanteur étrange et de notations franches, crues, presque candides, baignée de clarté au bord de la brûlure, et scandée d'audacieuses collisions dont les vertiges s'accordent à ceux de l'emprise sensuelle. Mais sans lyrisme, ou alors sur un mode très décanté, dénué d'emphase et de drame : le prisme est bien celui d'une intériorité devenue peu à peu à la fois sourde au monde et comme surexposée, hyperprésente à ses sens, ses souffrances, ses joies quasi épiphaniques.

Au centre du tournis chaleureux et de ses ambiguïtés, Lætitia Dosch semble inventer en chaque plan un point de grâce et d'équilibre délicat à toutes sortes de nuances de l'impatience, du désir, de l'abandon. De l'attente surtout, où l'ivresse plus qu'ailleurs fait son lit de douleurs et de douceur, dans l'ombre d'un amant qui ne cessera d'être surtout une image et une énigme mate, le support d'un amour bouclé sur lui-même et ses projections.

# PASSION SIMPLE

Un film de Danielle Arbid

## PREMIERE

**Danielle Arbid adapte Annie Ernaux et raconte une histoire d'amour adultère intense et destructrice, portée par une bouleversante Laetitia Dosch.**

Porter à l'écran un monologue intérieur où l'auteur raconte son intimité n'est jamais aisé. Comment traduire par des personnages en chair et en os ces mots sans perdre la puissance de l'imaginaire que sa lecture a pu susciter ? Danielle Arbid s'y emploie avec superbe dans l'adaptation du livre éponyme dans lequel Annie Ernaux décrivait en détails sa relation passionnelle adultère avec un diplomate russe marié.

Une relation circonscrite à leurs rendez-vous en chambre, qui lui manquaient dès le moment où ils s'achevaient sans savoir alors quand aurait lieu le suivant. Dans son ouvrage, Annie Ernaux avait choisi de ne pas détailler ces moments d'étreintes. Danielle Arbid raconte, elle, le manque qui dévore régulièrement cette femme en célébrant le trop-plein, en filmant l'intensité de leurs relations sexuelles avec une crudité jamais provocatrice car tout sauf gratuite. Ça ne surprendra pas ceux qui avaient déjà pu apprécier la sensualité qui affleurerait de ses *Un homme perdu* et *Beyrouth Hôtel*.

Il lui fallait deux comédiens capables d'incarner ce ballet des corps avec un naturel jamais pris en défaut. Sergei Polunin (ex-danseur venu au cinéma avec *Red Sparrow*) et Laetitia Dosch (bouleversante en femme qui se consume de l'intérieur) s'y emploient merveilleusement. Cette histoire de soumission volontaire aux désirs d'un homme insaisissable résonne forcément de manière particulière dans l'ère #MeToo. Mais elle cache surtout **le portrait d'une femme qui, par cette relation trouble, se redécouvre en faisant ressurgir une féminité enfouie dans une exultation des corps envoûtante.**

Thierry Chèze

# PASSION SIMPLE

Un film de Danielle Arbid

## les inRockuptibles

**Par strates subtiles, Danielle Arbid donne chair à l'obsession amoureuse décrite par Annie Ernaux.**

En adaptant le texte d'Annie Ernaux, Danielle Arbid fait le pari de raconter une histoire où, a priori, "il ne se passe rien". Hélène, professeure de français, en fait l'aveu : "À partir du mois de septembre l'année dernière, je n'ai plus rien fait d'autre qu'attendre un homme". De cette stase amoureuse, la cinéaste tire un subtil principe de mise en scène qui épouse à merveille les circonvolutions intérieures de son personnage, dont la vie ne s'est pas arrêtée, mais déplacée.

Les mouvements de caméra caressant la blondeur hitchcockienne d'une Lætitia Dosch jamais vue dans pareille retenue l'isolent de la réalité des autres en même temps qu'ils en construisent une nouvelle. La bonne idée de *Passion simple* est de décrire, comme pour l'archiver, les étapes de cette passion comme un éblouissement, dans son sens le plus limpide. Chaque plan est inondé d'une lumière irréaliste ; et le film parvient à restituer l'espace de quelques instants l'ineffable d'une attirance.

Raconter la passion sous un nouveau jour - autre que celui, usé, de l'emprise -, sans en évincer la violence, était aussi au cœur de l'œuvre d'Ernaux. Mais **la prouesse de *Passion simple* est de croire suffisamment fort en ses propres outils pour éviter toute forme de littéralité. Le déracinement éprouvé par Hélène est rendu par un nuancier de surimpressions, jeux de miroirs qui formulent, sans les expliciter, les contradictions d'une subtile vérité, celle d'une histoire d'abandon et de pure présence.**

On entend beaucoup de chansons d'amour dans *Passion simple*. Là encore, le film trouve dans la fausse légèreté des mélodies une forme d'évidence. Peut-être se souvient-il des mots de Fanny Ardant qui, dans *La Femme d'à côté*, disait aimer les chansons pour leur vérité car "plus elles sont bêtes, plus elles sont vraies. D'ailleurs, elles ne sont pas bêtes."

Marilou Duponchel

# PASSION SIMPLE

Un film de Danielle Arbid

## AVOIR AIRE

**La réalisatrice Danielle Arbid se jette à corps perdu dans la description charnelle et mentale de la passion amoureuse.**

La passion se définit comme une inclination exclusive vers une personne, un état affectif durable et violent dans lequel se produit un déséquilibre psychologique. Pour son quatrième long-métrage, Danielle Arbid, qui depuis 1997 alterne fictions, documentaires et essais, s'inspire du roman éponyme écrit par Annie Ernaux en 1992, pour raconter par le menu ce panel de sentiments contradictoires et intemporels qui accompagnent l'addiction amoureuse, du détachement à l'obsession, de l'oubli de soi au renoncement.

Quadragénaire divorcée, Hélène est professeure d'université. Elle élève seule son fils, aujourd'hui adolescent. Elle mène la vie d'une femme libre. Pourtant, quand elle rencontre Alexandre, marié, provisoirement en poste à l'ambassade de Russie, elle tombe dans une dépendance sexuelle qui la submerge bien vite. Elle attend qu'il décide de l'heure et du jour de leurs ébats et s'y plie amoureusement. Au début, la folie de ces étreintes passionnelles la comble pleinement. L'attente est la première jouissance. Seuls comptent les moments - si chronométrés soient-ils - passés avec l'objet de son désir. Tous les actes de la vie quotidienne, même les plus essentiels, s'effacent pour laisser la place toute entière à cette flamme dévastatrice jusqu'à ce que la souffrance et le manque la conduisent au bord de l'égarément.

Si, en 1992 déjà, le texte d'Annie Ernaux avait créé la polémique, nul doute que cette soumission totale et assumée à l'élément masculin provoquera cris et grincements de dents du côté de quelques mouvements féministes bien-pensants. Qu'importe ! Ils n'enlèveront à cette œuvre cinématographique rien de sa grâce à restituer la sensualité de cette osmose physique. Sans vulgarité ni fausse pudeur, la caméra, toujours en mouvement, s'attarde voluptueusement sur les courbes des corps et n'ignore rien des bouches qui se cherchent, des mains qui se touchent, des ventres qui se collent.

Réalisme cru adouci par le regard affectueux que la réalisatrice pose sur son couple d'acteurs dont elle sublime la beauté en les enveloppant d'une lumière chaude, au creux d'une image peaufinée. **Porté par l'interprétation époustouflante d'une Lætitia Dosch qui, à travers cette mise à nu sans entrave, dévoile une facette inattendue de son talent, *Passion simple* est avant tout un émouvant portrait de femme. Entre misère et grandeur, il rend hommage à toutes celles qui assument pleinement leur condition féminine.**

Claudine Levanneur

# PASSION SIMPLE

Un film de Danielle Arbid

## E L L E

Librement adapté du roman éponyme d'Annie Ernaux paru en 1992, *Passion simple*, le nouveau film de Danielle Arbid, dépeint une relation amoureuse follement dévorante et addictive entre Hélène, une intellectuelle, écrivaine et professeure, mère d'un petit garçon, et Alexandre, un diplomate russe. Faire l'amour avec cet homme devient le centre de sa vie. Le temps est comme suspendu. Plus rien d'autre n'existe : son rôle de mère est relégué au second plan, idem pour son travail à l'université. Hélène ne fait rien d'autre qu'attendre les appels téléphoniques de son amant, la prévenant de sa venue. Elle se prépare, choisit ses tenues avec soin. Quand Alexandre tarde à se manifester, l'angoisse monte d'un cran : et s'il ne venait plus ? Danielle Arbid filme ses acteurs au plus près des corps, la chair déborde souvent du cadre. Laetitia Dosch est magnifique de grâce dans ce rôle de femme dévouée et soumise à son désir face au danseur étoile Sergei Polunin, passé en beauté de l'opéra au cinéma. Un film furieusement torride.

**Françoise Delbecq**



Hélène, prof de lettres et romancière, séparée, mère d'un gamin fan de foot, tombe sous le joug et les caresses d'Alexandre, travaillant à la sécurité de l'ambassade russe à Paris. Hélène le sait dès le début, ça finira mal. L'important, c'est d'aimer. De vivre. Laetitia Dosch, outre une certaine ressemblance avec l'écrivaine Annie Ernaux, qui voit ici son livre adapté, apporte une vibration tendre à cette femme qui tente l'impossible, vivre sa vie follement en restant une maman. Dans cet adultère, le seul fait simple, c'est qu'elle attend les appels d'un homme qu'elle n'a pas le droit de joindre. On ne choisit pas son amant. Son aimant. Quand vous voilà aspirée, il est trop tard pour y penser.

**Renaud Baronian**